

core que toutes ses attaques étaient le fruit de ses méditations, et qu'elles étaient exécutées mécaniquement par ceux qu'il chargeait du soin de mettre ses instructions en pratique.

Mon honorable ami a aussi dit que la sûreté consistait à assurer sa défense. Eh bien, la haute autorité que je viens de citer a dit que la sûreté consistait toujours dans l'attaque, et que la victoire était à celui qui ouvrait la bataille. Si l'on se rapporte à quelques événements modernes, je demanderai à mon honorable ami de Toronto-nord de nous dire en quelle partie de leur pays les boërs avaient conduit leur défense. Je lui demanderai de nous dire où les Japonais ont organisé leur défense. Ces gens-là savaient parfaitement que la science militaire moderne pose en principe que la sûreté consiste à pousser l'attaque aussi loin que possible. Que voyons-nous dans l'histoire de l'Amérique? L'Amérique fut arrachée à la Grande-Bretagne par la flotte française commandée par le comte de Grasse, et la maîtrise de l'Amérique fut arrachée à la France par Rodney, aux Antilles, quand il combattit la flotte française au large de Saint-Eustache, ce qui lui permit d'établir la suprématie maritime de la Grande-Bretagne. Toutes ces opérations ont été conduites fort loin des bases.

Je dois avouer que ce qui vient de se passer n'a pas dépendu de la volonté du Gouvernement. Je crois plutôt qu'en retirant ses troupes et sa flotte d'Halifax l'Angleterre a agi de sa propre initiative. La flotte s'en va, parce qu'on considère que les escadres européennes ne suffisent pas à assurer là-bas la suprématie de l'Angleterre. On ne fait là qu'exécuter les plans conçus par quelques hommes d'Etat, en Angleterre. Je regrette d'avoir à dire que la Grande-Bretagne est aujourd'hui sous la gouverne d'hommes d'Etat de quatrième ordre. Ces hommes d'Etat seraient prêts à concentrer les forces de l'Angleterre de telle sorte qu'elles puissent à la fois couvrir la Méditerranée, et déjouer au besoin les plans de l'Allemagne. Ils veulent faire en sorte que la flotte puisse protéger les Iles Britanniques et le commerce de l'empire. Ils sont prêts, pour cela, à retirer leurs navires de Halifax et des Antilles et à les concentrer dans une position stratégique purement défensive. Qu'advierait-il alors de nous, dans l'éventualité d'une guerre? Supposons que nous fournissions un million pour construire de nouveaux navires—car on admet que la moitié au moins de la flotte anglaise est composée de navires ancien modèle, sans grande valeur de combat, ce qui va exiger des dépenses énormes pour la remettre sur un pied de valeur effective et lui conserver la maîtrise des mers. Supposons, dis-je, que nous fournissions un ou deux millions, et qu'une guerre se déclare. N'ayant plus de navires pour nous protéger, nous en serions réduits à improviser une marine aussi bien qu'une armée, afin d'as-

surer la défense de notre pays. Si nous avions une garantie que le gouvernement impérial nous défendrait, et si nous savions que la défense des colonies fait partie du plan de campagne de l'empire, ou encore, si nous étions quelque peu au courant du programme militaire et naval qui a été élaboré, alors mon honorable ami de Grey-est (M. Sproule) et moi-même nous pourrions nous former une idée intelligente de ce qu'il conviendrait de faire pour aider à la réalisation de ce programme. Sans ces renseignements, nous ne pourrions qu'agir à l'aveugle. Le Canada se trouverait alors, comme autrefois, livré à son propre sort. Chacun sait ce qui s'est alors passé. Je me rappelle avoir entendu parler, tout enfant, des exploits des corsaires de la Nouvelle-Ecosse qui risquaient à tout moment leur existence, armaient leurs propres navires et protégèrent nos côtes contre les Américains et les Français quand la flotte anglaise avait dû être dirigée sur les Etats-Unis, les Antilles et en d'autres pays. Et tout cela peut arriver de nouveau. Il peut se faire que la Grande-Bretagne se voit dans l'impossibilité de nous fournir des forces militaires et navales, et nous agirions sagement en organisant dès maintenant le noyau d'une force permanente. Je sais parfaitement, d'après ce qui s'est déjà fait, ce qu'on peut attendre d'une force de tirailleurs recrutés dans le pays. Ainsi, par exemple, ce furent 1,500 tirailleurs du Kentucky qui tinrent tête, à la Nouvelle-Orléans, aux meilleurs régiments de la Grande-Bretagne, composés de vétérans de la guerre de la Péninsule qui étaient commandés par Pakenham, un lieutenant même de Wellington.

Ces hommes ont arrêté net l'élan des 42e, 28e et 95e régiments, et autres encore, que l'on croyait invincibles. Et cela peut arriver de nouveau. Les forces les plus formidables sont celles qui peuvent consister d'hommes en embuscade et disposés irrégulièrement. Si j'étais ministre de la Milice—ce que je ne serai jamais—je commencerais par faire exécuter aux troupes toutes les évolutions qui se voient en temps de guerre, et je ne m'occuperais pas autant de les voir défilier par les rues des villes dans toute la splendeur de leurs beaux uniformes. Je les enverrais prendre part à des expéditions, comme celles que nous pourrions être appelés à conduire si nous avions à défendre le pays, et je les dresserais aussi à faire la guerre de guérilla, de façon à compléter leur instruction et à en faire des forces formidables pouvant tenir tête aux meilleurs régiments.

Pour ce qui est des canons de gros calibre—et j'aborde ce sujet parce que mon honorable ami de Toronto-nord est aussi versé en matière de grosse artillerie—je demanderais quelle ressemblance il peut y avoir entre le Canada et le pays des Boërs. Avons-nous ici quelques-unes des montagnes de l'Afrique du Sud? L'honorable député de Victoria (M. Sam. Hughes) est en ce mo-